

AU JAPON

NOTES DE VOYAGE

Par Victor-H. BOURGEOIS.

Lundi, 5 février 1905.

Aujourd'hui je suis retourné à Tokyo. J'ai pris l'express du matin, à 8 h. 30, qui parcourt en vingt-sept minutes la distance de Yokohama à Tokyo sans un seul arrêt, et arrive à la capitale (station de Shimbashi) à 8 h. 57. Les trains ordinaires de voyageurs mettent environ une heure. Le temps est magnifique mais frais. De la gare, je me fais conduire en « rickshaw » (pousse-pousse) à l'hôtel Impérial, où j'engage une kourouma (synonyme pour pousse-pousse) pour la journée et fais expliquer à mon cheval à deux jambes l'itinéraire que je veux suivre ce matin. Je désire retourner premièrement au temple d'Asaksa, et de là me faire conduire au lieu de l'incendie dans lequel, l'autre jour, 463 maisons ont été consumées; puis je veux revoir le parc de Ueno et visiter si possible le musée qui s'y trouve. Il est 9 h. 1/4 et cet itinéraire suffit amplement pour la matinée. Je ne serai pas de retour à l'hôtel avant midi et demi.

Je traverse de nouveau toutes ces innombrables rues, petites, étroites ou larges et interminables, où les tramways se suivent à quelques mètres de distance, les voitures

se touchant presque les unes les autres. Il fait maintenant un vent épouvantable, avec une poussière qui vous aveugle; c'est, paraît-il, une spécialité de Tokyo. Pour mon compte, ce jour-là, j'en préférerais une autre.

A 10 h., j'arrive au temple d'Asaksa. Mon homme laisse là sa voiturette pour m'accompagner. Je ne puis alors m'empêcher de penser combien il est peu de pays en Europe où l'on peut ainsi abandonner sa propriété au coin d'une rue où des milliers de gens de toutes les classes passent constamment. Je revois le temple et les énormes, fantastiques lanternes de l'entrée; je vais faire une visite au cheval blanc et sacré, qui cette fois est chez lui. A ma première visite, il était en promenade dans le parc et je l'avais rencontré conduit à la main par son gardien et muni de sandales à l'extrémité des quatre jambes, pour préserver ses saints sabots.

Nous retrouvons notre voiturette à l'endroit où nous l'avions laissée une demi-heure auparavant; pas un gamin n'y a touché. De là, nous nous rendons, toujours au trot de mon homme, au lieu de l'incendie. Je ne puis pas prétendre que j'aie vu grand chose, car les maisons de bois ont flambé jusqu'au dernier débris et il ne reste plus que le sol nu, recouvert de cendres et de morceaux de poutres carbonisées. Des ouvriers sont occupés au déblaiement. Une chose m'étonne, c'est que la moitié de la ville de Tokyo n'ait pas brûlé et je pense aux efforts qu'ont dû faire les pompiers pour arrêter l'incendie et préserver du feu ces baraques de bois que les flammes venaient lécher.

Et maintenant, en route pour le parc de Ueno, par un vent formidable, une pous-

sière terrible et un froid qui vous transperce. Je contourne tout le grand quartier du « Jōshiywara » et à 11 h. j'arrive au parc devant le Musée. Comme j'ai le temps, j'y entre. Il faut dire que l'entrée n'est pas d'un prix exorbitant; ça coûte 5 sen, c'est-à-dire 12 centimes et demi.

C'est un musée d'art et d'histoire naturelle. Il est bien installé, propre, clair, mais on y gèle; on se croirait dans un musée d'Italie, si l'on ne considère que la température du local.

Il y a de belles armes, de superbes laques anciennes; mais d'un intérêt tout à fait spécial sont les « kakimonos », ces peintures sur soie que l'on pend aux murs en guise de tapisseries. Plusieurs portent des peintures des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles qui sont tout simplement des merveilles. Quand on songe aux ténèbres épaisses dans lesquelles nos artistes d'occident erraient aveuglément aux environs du XI^e siècle, quand on a présents à la mémoire les personnages grotesques, barbares, effrayants d'ignorance et de maladresse que leurs pauvres pinceaux ou ciseaux créaient péniblement, et que l'on se trouve en face de ces œuvres japonaises de la même époque, on est émerveillé, bouleversé, de constater la supériorité écrasante de l'art nippon. Ces personnages, figures, mouvements sont dessinés, peints, modelés d'une façon absolument déconcertante; on ne fait pas mieux aujourd'hui; au contraire. Il n'y a pas, dans les œuvres japonaises de ces époques reculées, la maladresse, l'ignorance, la gaucherie de nos œuvres contemporaines d'occident. Il y a là, entre autres, une grande statue de Bouddah, du X^e siècle, qui semble absolument avoir été modelée hier; tout y est parfaitement na-

tural et proportionné.

Ceci me conduit à une constatation qui s'impose à mon esprit, c'est qu'il paraît évident et manifeste que l'art japonais n'a fait aucun progrès depuis près de 800 ans. Ses œuvres d'autrefois sont aussi bonnes que celles d'aujourd'hui. Je crois que l'art japonais, arrivé à son apogée longtemps avant le nôtre, est resté stationnaire et va commencer la descente, dont les premiers degrés sont déjà franchis. Autrefois, au Japon, on pratiquait l'art pour l'amour de l'art; aujourd'hui on travaille pour l'argent. La différence est capitale, la décadence et la ruine inévitables.

Dans la section d'histoire naturelle, parmi les oiseaux, il y a trois coqs de Tosa dont les plumes de la queue ont 4 1/2 mètres de longueur (14 1/2 pieds). Ces coqs sont perchés sur des branches, et leurs queues reposent enroulées sur le sol.

Après avoir déjeuné à l'hôtel Impérial en compagnie d'un de nos passagers du *Roon* et d'un capitaine de vaisseau de la marine de guerre allemande, je repars à 2 h. 1/4 dans ma Kourouma et me fais conduire au parc du palais du Mikado que je tiens à revoir.

Le palais impérial occupe tout un immense quartier au centre de la ville, entouré de larges fossés baignant le pied d'énormes murs secs en gros moellons de pierres polygonales, très bien construits.

Tout ce quartier impérial paraît un jardin, avec de grands arbres, de sorte que des environs, on ne voit au travers des branches que quelques bâtiments. Le palais lui-même est au centre du parc, invisible, et nul n'y a accès sans une invitation spéciale.

Après avoir passé par plusieurs portes,

et fait divers détours, nous arrivons sur une place, près d'un large fossé. C'est de là que part l'allée, qui, en pente douce, et traversant deux fois le fossé conduit à l'esplanade supérieure où se trouve le palais, caché dans les arbres. L'allée est fort large, et ce doit être un spectacle grandiose lorsque le Mikado la descend au milieu de son cortège brillant sans lequel il ne sort jamais. Du reste, l'empereur ne quitte son palais qu'à de rares occasions.

Vers trois heures et demie nous sommes au parc de Shiba, dont j'ai visité les fameux temples l'autre jour.

Arrivés au pied d'une forte montée, mon homme me dit qu'il y a au-dessus quelque chose de très intéressant à voir, de belles chambres, un beau jardin, quelque chose de solennel, de grandiose. Mais tout cela, je le devine plutôt que je ne le comprends, car il n'écorche qu'une ou deux syllabes d'anglais, et à part cela, tout son maigre discours se fait en japonais. J'ai le temps; je m'y fais conduire. On s'arrête devant une petite maison où l'on prend les billets d'entrée à dix sen (25 cent.).

Un poste de police se trouve à côté. Je n'ai encore pu débrouiller du charabia de mon homme ce que j'allais voir de beau. N'importe, allons-y! A la porte, on m'enlève mes souliers, comme lors de ma visite aux temples, tout proches. J'en éprouve une juste angoisse, car on gèle, et les planchers sont glacés. Heureusement, on m'enfile des chaussons et une petite Japonaise, très propre, très alerte, avec son petit pas, traînant ses sandales sur le plancher, me conduit.

Nous montons au premier, nous passons une quantité de salles, dont tout le mobilier consiste en des coussins rangés en

demi-cercle sur le plancher, et des braseros. Nous passons au jardin; puis au bout de la maison qui est très vaste, nous avons d'une galerie, une superbe vue plongeante sur un autre jardin, avec de l'eau courante, des rochers, des arbres nains, et sur toute la ville de Tokyo. Puis, nous traversons d'autres salles, où tous les coussins sont alignés le long des parois, avec un seul d'entre eux, placé au milieu de la chambre, comme pour un maître d'école. Enfin, nous arrivons dans une dernière salle où la petite Japonaise, qui me guide semble m'inviter à m'asseoir auprès d'un brasier. Elle m'offre des biscuits d'un blanc et d'un rose suaves. Comme je refuse du geste elle me les enveloppe dans un morceau de papier très propre. Je veux lui donner quelque pièce de monnaie; elle refuse à son tour. « En suis-je à la porte où je renfile mes souliers et repars en pousse-pousse. C'était intéressant, très joli, très propre, très soigné, d'une honorabilité et d'un style irréprochables, mais je veux bien être pendu si je sais ce que j'ai vu. La jeune femme qui me guidait ne parlait pas un mot d'anglais; mon homme de Kourouma s'égosillait, en partant, à m'expliquer dans son charabia incompréhensible ce que j'avais vu de très beau. Mais, je ne sais pas encore aujourd'hui ce que j'ai vu. Était-ce une dépendance du Temple de Shiba, tout proche? Est-ce un couvent, une école, un conservatoire? Je serai bien reconnaissant à la personne qui pourra me dire ce que j'ai contemplé là de si beau.

Après une visite au « Kankoba » de Shiba, un des plus grands bazars du Japon, un véritable Louvre ou Bon-Marché, je reprends à 5 1/2 h. le train pour Yokohama. Le couchant est de toute beauté, et la

AU JAPON

NOTES DE VOYAGE

Par Victor-H. BOURGEOIS

A bord de la *Princesse-Alice*,
Mer du Japon, 5 mars 1906.

Nous avons quitté Yokohama le samedi 1^{er} mars à 9 heures du matin par une tempête de neige. Arrivés à Kobé le dimanche matin à 8 heures, nous en repartîmes à 10 heures du soir, et aujourd'hui, lundi, nous avons passé le détroit de Simonoseki entre une et deux heures. Le temps, plus clément à Kobé, s'est de nouveau gâté; nous traversons de fortes averses de pluie, de grésil, de neige, et vers deux heures nous sommes en pleine mer. Toute l'après-midi et la soirée nous avons fortement balancé; l'eau rejaillit partout, fine comme de la fumée et la mer démontée semble couverte d'une buée qui vous fouette le visage et vous inonde. Je constate encore la justesse de la théorie des trois grosses vagues se suivant à intervalles plus ou moins réguliers, séparées par série de six à dix vagues plus petites. On fait des sauts magnifiques. Les quelques passagers qui se tiennent sur le pont sont tout à fait penchés et titubent comme des hommes ivres.

Toute la mer a l'air de fumer comme une chaudière à vapeur gigantesque.

Le soir, au fumoir, on entend des raffales épouvantables; puis le bruit des deux hélices sortant de l'eau à chaque instant. La tempête dure toute la nuit; le navire entier semble se tordre sous l'effort de la lutte; tout crie, tout grince, tout craque. Vers minuit, nous avons cessé de marcher au moyen de nos machines et nous nous sommes laissés chasser par le vent pour arriver en vue du goulot de Nagasaki. Nous avons fait, ainsi à la dérive, environ 20 lieues (38 kilomètres).

A bord de la *Princesse-Alice*,
7 mars.

Le mauvais temps continue avec une rage endiablée. A Nagasaki, hier, la tempête était si violente que nous n'avons pu commencer à charger le charbon qu'à midi, au lieu de huit heures du matin. Il faut s'attendre à ce que cela continue jusqu'à Shanghai ou même jusqu'à Hong-Kong. Mais la *Princesse-Alice*, tout en balançant fortement, tient bien la mer. C'est un colosse de 11,000 tonnes, avec 283 hommes d'équipage.

Les quantités de charbon qu'elle consomme sont effrayantes. A Nagasaki nous en avons pris à bord deux mille tonnes, deux millions de kilogrammes; et nous en reprendrons déjà à Hong-Kong. Pour donner une idée des dimensions de la *Princesse-Alice*, je dirai qu'elle a 525 pieds de long sur 63 de large; chaque branche de ses deux hélices pèse 1500 kilos; les ancres pèsent 6000 kilos pièce et chaque anneau de leur chaîne 30 kilos; l'ensemble fait donc plus de 70,000 kilos pour les ancres et leurs deux chaînes.

Jeudi 15 mars.
Dans la mer de Chine.

La nuit a été chaude; j'ai déjà 25 degrés dans ma cabine; on voit que nous marchons à toute vitesse droit au sud. Un des grands désagréments des mers chaudes, de l'Océan Indien et de la mer de Chine, c'est à-dire d'Aden jusqu'à Hong-Kong, est l'humidité extrême de l'air qui pénètre tout; tout se rouille, tout se gâte. Les vêtements, le linge, les cigares et le tabac sont imbibés d'humidité; on fume mal; on met des habits trempés; tout ce qui est métal se rouille.

Nous avons à bord depuis hier à Hong-Kong quelques Chinois, dont quatre en première classe. Ils portent presque tous le costume national; deux d'entre eux ont tous les boutons de leurs blousés faits de pièces d'une livre sterling en or. On est riche, ou on ne l'est pas; quand on a la chance de l'être il faut que tout le monde le voie. Un autre est un vrai « gommeux ». Hier, il est arrivé à bord en complet de flanelle blanche, faux-col très haut à la dernière mode, souliers jaunes et chaussettes de soie brodée, cravate rouge vif et un petit canotier de paille immaculée, dernier cri. Jusqu'ici donc, le gommeux est extra pur. Ce qui l'est moins, c'est que, sous le chapeau de paille dernier cri, sort une énorme tresse d'un noir corbeau, qui pend le long du dos et dont l'extrémité s'enfile dans la poche gauche du veston de flanelle blanche.

Ce matin, monsieur fait son apparition, comme il convient à tout gommeux qui se respecte, dans un autre complet neuf aux plis très raides; il est gris beige. Le chapeau est le même, mais l'extrémité de la

tresse qui en sort a changé de domicile; elle s'enfile ce matin dans la poche gauche du pantalon.

Nous avons quatre-vingt-douze enfants à bord, de tous les âges, dont une quarantaine en première classe. Le capitaine a fait réserver et organiser pour eux une place de jeu située à la partie arrière de notre pont inférieur de promenade. Un grand placard indique la destination de ce lieu. On y a installé une balançoire, une grande cuve avec du sable, et d'autres choses pour les divertir. Là, tous jouent avec le sable, des poupées et animaux représentant la population et la faune de tous ces pays exotiques; avec ça des petits chars, des locomotives, des tunnels du Simplon, des toupies de toutes les formes, des plots, des albums de dessin, des livres d'images; ils sont surveillés par des bonnes européennes, chinoises, japonaises, javanaises, indoues, etc. C'est un tableau ravissant.

De la pointe extrême du navire, où je passe chaque jour de longues heures dans la solitude et la tranquillité, j'observe les poissons volants, brillant au soleil et fuyant devant la *Princesse-Alice*. Ça me rappelle tous les souvenirs des mers chaudes à bord du *Roon* et plus anciennement à bord de l'*Anadir*, de la *Sachsen*, lors de mon premier voyage à Sumatra. Les poissons volants battent l'eau de leur queue, ce qui leur donne le mouvement propulseur, tandis que les ailes ne font que les soutenir dans l'air, sans qu'ils paraissent s'en servir. C'est la queue qui sert d'hélice. Ils volent très vite, parfois assez loin, jusqu'à 200 m. et plus, avant de replonger. Il y en a de tout petits; d'autres d'un bon pied de long; ils affectent parfois des formes assez invari-

semblables, il y en a des gris des verts, des bleutés, des nacrés.

Malheur à ceux qui, au lieu de s'éloigner à gauche ou à droite de notre route, vont replonger immédiatement en avant, ils sont saisis par l'énorme vague que soulève la pointe de la *Princesse-Alice*, ils brillent au soleil comme des étoiles, puis disparaissent dans le grand tourbillon d'écume blanche qui les meurtrit le long des flancs du navire.

Vendredi, 16 mars.

Ce soir le ciel est d'une clarté et d'une beauté indescriptibles. Je viens de séjourner une grande heure sur la passerelle supérieure des secondes, tout à l'arrière, à une hauteur d'un troisième ou quatrième étage de nos maisons, pour observer les étoiles. La Croix du Sud resplendit de toute sa beauté simple et grandiose, formée seulement de quatre étoiles. Je reconnais d'autres constellations toutes voisines du Pôle Sud.

De cette passerelle, le spectacle est absolument merveilleux. Je suis seul; à mes pieds, devant moi, notre splendide navire marche à toute vitesse dans l'obscurité, crachant par des centaines d'ouvertures des flots de lumière qui jouent sur les vagues. Le ciel, d'une pureté incomparable, est traversé par une large bande noire; ce sont les jets de fumée que vomissent nos deux énormes cheminées. En-dessous de moi, l'excellente musique du bord donne un concert sur le pont des secondes, brillamment éclairé de lampes électriques. Tout autour des musiciens les passagers de seconde classe sont dispersés jusque dans tous les recoins, couchés sur leurs chaises-longues, accoudés aux bastingages, fumant, riant, causant.

Tout autour de moi, la mer, la mer immense, infinie, sombre et noire; pas un feu de navire, pas un phare; rien, rien que l'immensité liquide se perdant dans les ténèbres. L'énorme masse du navire fend les flots qui semblent d'encre, tandis que la phosphorescence de la mer fait couler des diamants qui scintillent sur l'écume, le long de nos flancs et derrière les hélices.

Et, au-dessus de ma tête, un ciel étincelant dans lequel brillent des milliers d'étoiles. De mon poste élevé je domine le navire, les flots noirs avec leurs diamants, toute cette immensité, infinie, sombre et sauvage. Pas une étoile de tout l'hémisphère que je ne voie distinctement: Orion et son cortège de Sirius, Procyon, le Lièvre, la Colombe; le Taureau, avec Aldébaran et les Pléiades; la Grande Ourse, le Bouvier avec Arcturus, le Cocher avec Capella; l'Etoile polaire que l'on voit encore; le Lion avec Régulus; la voie lactée, et comme bouquet la Croix du Sud, splendide dans sa simplicité. Oh! quel spectacle! quelle heure magnifique j'ai passée là-haut! Quelle belle chose que le monde! Quelle merveille que la nature! Qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne savent ou ne peuvent l'admirer!

Lundi, 19 mars.

Nous sommes arrivés à Singapore hier matin à 10 1/2 h. Nous en avons profité pour aller en ville. Ce matin, j'ai visité le jardin botanique situé à 3 1/4 milles de la cité et auquel on se rend en voiture, traîné par de tout petits chevaux et conduit par des cochers indigènes au teint bronzé, vêtus du sarrong aux couleurs bariolées.

Le quai où abordent les gros navires se trouve à six kilomètres de la ville même, à

AU JAPON

NOTES DE VOYAGE

Par Victor-H. BOURGEOIS

3

Alors, sur un signe du capitaine, les quatre matelots, sous la surveillance du troisième officier, enlèvent et descendent par dessus le bord, soigneusement, lentement, la toile avec son funèbre fardeau.

J'avais pris place contre la barrière, et, en me penchant, je vois le cadavre arriver à l'eau; j'entends distinctement le bruit qu'il fait en touchant la vague. On le descend encore un peu, et, sur un mot de l'officier, les deux matelots de droite, c'est-à-dire du côté des pieds, où un poids est cousu dans le linceul, lâchent leurs cordes, tandis que les deux autres retirent rapidement les leurs. La masse coule à pic.

Encore un chant, une prière, puis, le capitaine se penche par dessus le bord, donne deux coups de son sifflet perçant; l'officier de quart fait jouer le télégraphe et immédiatement le navire repart à toute vitesse. La cérémonie a duré 15 minutes. Le capitaine adresse quelques paroles au père et à la mère, en leur serrant la main, et tout le monde se disperse.

La scène a eu lieu en face de l'île de Pulû Brass, dont le phare tournant jette toutes les minutes ses rayons perçants dans la nuit sombre et noire.

Jeudi 22 mars. Océan Indien.

Ce soir, pendant que j'écris, tout le ciel est déchiré par des éclairs effrayants et de formidables coups de tonnerre éclatent sur nos têtes. Ça n'empêchera pas les matelots de s'amuser, comme nous allons le voir.

De huit à neuf heures une représentation donnée par quelques hommes de l'équipage a eu lieu sur le pont des troisièmes. L'orchestre se composait d'une grosse caisse, d'une cymbale, d'un tambour, d'un triangle et d'un accordéon. Il était dirigé par un grand diable de gaillard habillé d'un frac bleu, tout bariolé et traînant jusqu'à terre, d'un chapeau impossible et de pantalons qui, une fois, il doit y avoir très longtemps, avaient été blancs, peut-être dans les premiers siècles de l'ère chrétienne à en juger par leur coupe.

Avec leurs instruments très sommaires ils arrivent à jouer très joliment, et la grosse caisse a soin qu'ils ne perdent pas la mesure, chose essentielle en tout orchestre bien constitué!

Descendu sur le pont des troisièmes, je me suis placé au premier rang. Tout à coup on entend du bruit, des grognements rauques. Du corridor aboutissant sous le gaillard d'avant au poste d'équipage, avance un ours conduit, la corde au cou, par son gardien affublé d'un costume invraisemblable et qui porte en bandoulière une énorme, gigantesque cafetière bleue. L'ours montre ce qu'il sait faire, danse, tourne, saute, fait peur aux femmes et aux enfants, puis, las de se soumettre à toutes ces fantaisies, finit par se regimber. Un combat s'engage entre lui et son gardien; l'ours roule à terre; le gardien tape ferme de son bâton. L'animal se relève; le gardien est terrassé d'un

coup de patte et tombe mort. L'ours le tâte, le palpe; puis, subitement le mort se relève, et, à grands coups de son énorme gourdin, et de sa gigantesque cafetière bleue, il envoie son ours « à l'ours ». Le public se pâme.

Un mousse, à côté de moi, se tord de rire. Je lui fais observer que l'ours doit avoir plutôt chaud, dans sa peau, par trente-trois degrés; il me répond, lui qui l'a vu s'habiller: « Oui, mais il n'a rien d'autre sur le corps! »

Heureusement, la peau de l'ours a tenu bon, sans quoi!...

Samedi, 24 mars.

Ce matin on aperçoit la terre à tribord, car nous avons doublé de bonne heure le cap sud de Ceylan et longeons maintenant la côte à une distance de plusieurs lieues, après avoir passé devant Point de Galle.

Point de Galle était le port de Ceylan avant Colombo; mais c'est une mauvaise rade; les navires n'y étaient nullement abrités et l'état de la mer empêchait fréquemment le chargement et le déchargement des marchandises. Aussi l'a-t-on abandonné et l'on a choisi Colombo, où un beau port a été construit avec deux longs môles.

A mesure que nous nous rapprochons de Colombo, nous rencontrons une quantité de ces curieux bateaux singhalais (appelés « katamaran ») si étroits qu'ils sont tenus en équilibre par un tronc d'arbre relié au canot par deux longs morceaux de bois recourbés. Ces embarcations sont réellement si exiguës que l'on ne peut mettre les deux jambes l'une à côté de l'autre; elles n'ont que 20-25 centimètres de largeur, et l'on doit toujours placer un pied devant l'autre. Elles sont du reste d'une forme très élégante, et le tronc d'arbre glissant sur

l'eau a environ 3 m., leur donne une stabilité à toute épreuve. Lorsque le vent augmente, un homme ou deux, suivant le besoin, passent du canot sur le tronc pour faire contrepoids. Ces bateaux, ainsi lestés, ne chavirent jamais. J'en ai usé deux fois, et, à part les prétentions des hommes qui les montent, j'ai trouvé ce genre de navigation très agréable.

Nous entrons dans le port de Colombo à neuf heures précises au son d'une marche ronflante jouée par notre musique du bord. Aussitôt la *Princesse-Alice* est entourée d'une nuée de garçons plongeurs, une particularité amusante de ces ports des Indes. Ils sont accroupis sur leurs canots faits de trois troncs d'arbre liés ensemble; comme rame, un morceau de planche, ou un fragment de bambou fendu par le milieu dans le sens de la longueur. Suivant la grandeur de leurs canots primitifs, les garçons sont un ou plusieurs ensemble, toujours à genoux. Comme costume ils ont un complet de la grandeur d'une carte à jouer à peine.

Ce sont presque tous des types superbes de la belle race Kling ou Tamil, couleur chocolat, avec des dents blanches comme de l'ivoire. Ils crient tous ensemble à tuer leur éternel: « dai dai, dai dai dai », accompagné du sourire le plus aimable et de remarques comiques dans les quelques mots d'anglais qu'ils ont glané de ci et de là. On les voit se lever, et, tous ensemble ils entonnent, à gorge déployée, l'air de: *Tarara boum di heh*. Et tout en chantant ils frappent du bras droit contre leur corps nu, ce qui produit un accompagnement très caractéristique. Dès qu'une pièce d'argent est jetée à l'eau par un passager, ils plongent tous ensemble, disparaissent sous l'eau, abandonnant leurs ca-

nots et leurs rames qu'ils vont rechercher après. Ils sont d'une habileté vraiment extraordinaire; toutes les ruses sont inventées par les passagers en jetant l'argent pour leur rendre la tâche plus difficile; pas une pièce ne se perd et toujours on voit l'un ou l'autre des garçons émerger en brandissant triomphalement la monnaie.

Comme leur complet « carte à jouer » n'a pas de poches, c'est la bouche qui leur sert de portemonnaie. Ils passent ainsi toute leur jeunesse dans l'eau et s'y débattent avec une aisance qui les classe en bon rang dans la catégorie des amphibiens. Cependant ce jeu ne va pas toujours sans malheur; car les requins guettent, et souvent on voit un de ces beaux adolescents à qui manque un bras ou une jambe, ce qui, du reste, ne les empêche nullement de nager comme des poissons. C'est à Aden que les requins ont fait le plus de victimes et le jeu des garçons plongeurs y a, paraît-il, été interdit par le gouvernement anglais à cause du danger.

Il faut y avoir assisté soi-même pour se rendre compte de ce qu'est l'arrivée d'un grand navire dans un de ces ports, et le débarquement quand il a lieu en pleine rade. C'est une cohue, un bruit, des cris à n'y pas croire.

Enfin, les formalités étant accomplies, nous commençons à débarquer. L'escalier qui descend le long du flanc de notre colosse est bondé de monde; les vagues tarabustent violemment les canots dans lesquels nous allons sauter. Tout à coup un craquement sinistre se produit; l'escalier va-t-il s'effondrer? On entend notre matelot, posté au bas, sur la dernière marche crier: « Tout le monde en haut ». On se précipite; heureusement ce n'est qu'une

embarcation, qu'une vague a encoincée sous l'escalier et qui menace de se briser.

Au milieu des cris et des gesticulations, nous voici enfin casés dans un de ces canots étroits, et secoués, ballottés, dansant et sautant sur les vagues, nous nous éloignons dans la direction du quai. Une promenade dans la grande rue qui fait face au port n'est pas précisément un plaisir. Les marchands de toutes espèces vous harcèlent, vous appellent, vous arrêtent, vous tirent de tous les côtés, pour vous forcer à entrer dans les magasins. N'était la différence de l'entourage, on se croirait absolument à Naples, où l'outrecuidance de la population, ignorée volontairement de la police, dépasse les bornes de tout ce qui est permis dans les autres pays.

Ici, les pousse-pousse sont tirés par des indigènes, toujours de couleur chocolat. Je fais marché avec l'un d'eux par l'entremise d'un agent de police, pour aller à Mount Lavinia, un endroit réputé pour sa beauté idyllique. L'hôtel de Mount Lavinia est à 8 ou 10 kilomètres de Colombo, au bord de la mer, et la promenade pour s'y rendre est tout ce que l'on peut voir de plus beau en fait de paysage exotique et de végétation équatoriale. Mais il fait une chaleur torride; je transpire à flots; je coule comme une source d'eau chaude, rien que pour le travail d'être assis, sans bouger, à l'ombre de mon parasol. Quant à l'homme qui tire ma voiturette, il fond à vue d'œil; à un moment donné il s'arrête, me fait comprendre par gestes que la plante des pieds lui brûle et va s'asseoir à l'ombre. J'en profite pour descendre et prendre des photographies du merveilleux paysage.

Ceylan est un vrai paradis, et si Adam

AU JAPON

NOTES DE VOYAGE

Par Victor-H. BOURGEOIS

Je vois souvent les dauphins filer au-devant de nous et bondir hors de l'eau, dans un éclair vertigineux de trente-deux kilomètres à l'heure ; je suis du regard les signaux que notre navire adressé à un autre paquebot passant à portée ; je vois de mon poste toutes les choses intéressantes qui font le charme toujours captivant d'un voyage en mer. Pendant ce temps les autres passagers, étendus sur leurs chaises longues, se morfondent sur la monotonie et l'ennui de la traversée, le dos tourné du côté de l'océan, les yeux tournés vers les cabines, sous le prétexte que le beau ciel et l'eau bleue les éblouissent.

Là, tout à la pointe, c'est la tranquillité et la paix ; j'y suis toujours seul, loin du monde, loin du bruit, loin de ces quatre-cents passagers, de ces deux cent quatre-vingt-trois hommes, d'équipage, de ces quatre-vingt-douze enfants, gais et charmants sans doute, mais bruyants. Là, c'est le calme, la solitude, la mer immense, l'horizon sans fin.

En face de la nature grandiose et sublime, je rêve à ceux que j'ai laissés là-bas, bien loin dans la patrie vaudoise, et dont chaque tour de nos hélices me rapproche maintenant. Le départ pour un grand voyage est un jour heureux ; le voyage

lui-même est un plaisir sans cesse renouvelé ; mais le plus beau moment est encore celui du retour, celui qui rapproche à chaque heure des êtres chers qu'on a quittés, pour lesquels le cœur bat et qu'il réclame de toute sa puissance.

Ce soir, le couchant a été d'une splendeur inouïe ; le soleil est descendu lentement et a disparu dans les flots comme une boule de feu, au milieu d'un embrasement du ciel et de l'eau. J'ai observé de nouveau le même phénomène qui se produit au lever de la lune. Au moment où le disque du soleil atteint l'horizon, et au moment où celui de la lune le quitte, ce disque semble enlever, attirer à lui l'eau des deux côtés de sa base, ce qui donne l'aspect d'avoir, à gauche et à droite, sa partie inférieure écrasée et recourbée ; puis, lorsque la lune s'élève plus haut, tout à coup, ces deux bords se détachent, retombent, et le disque reprend sa forme ronde.

Vendredi, 30 mars.

Nous sommes arrivés à Aden, à 4 1/2 h. de l'après-midi, après une traversée très rapide de l'Océan Indien, en cinq jours et six heures ; c'est presque un record. Nous avons aperçu les rochers d'Aden, vers 2 1/2 h. En approchant de la terre, je remarque que l'eau devient, de bleu intense qu'elle était, subitement verte, et cela sans transition.

Les rochers d'Aden sont arides, dénudés, escarpés et sauvages ; le tableau vu de la *Princesse-Alice* est splendide, avec l'eau verte, et ces falaises qui prennent au soleil des teintes dorées, bleues, rouges et violacées.

A peine en rade nous sommes entourés d'une nuée de canots indigènes qui amènent des marchands de plumes d'autruches, de cornes d'antilopes, de peaux de léopards, de corbeilles en paille de couleur

tressée, etc. Ici, ce n'est plus la race chocolat de Penang et de Singapore, mais de grands diables noirs ; on est proche de l'Afrique. Peu de passagers débarquent ; car nous avons jeté l'ancre très loin dans la rade ; cependant, je veux profiter de l'occasion manquée, faute de temps lors du voyage d'aller à bord du *Roon*.

Nous descendons, quelques-uns, l'escalier le long du flanc de la *Princesse-Alice* et sautons dans un canot indigène monté par une demi-douzaine de grands diables noirs ; On crie, on gesticule, on hurle, on est balotté par les vagues, heurté violemment entre les autres embarcations. Enfin, le départ s'effectue au milieu d'un grand bruit et de cris sauvages.

Nos hommes sont intéressants à observer ; vêtus pour la plupart d'un simple pagne autour des reins, ils n'ont pas les cheveux noirs, mais, presque tous, d'un blond roux. Cette couleur est artificielle et provient d'un mode de teinture que je recommande à nos élégants.

Un de nos rameurs a, en effet, la tête absolument couverte d'une couche de terre glaise, contenant une matière colorante, et qui lui colle les cheveux en forme de calotte ; comme une vraie demi-coquille d'œuf. Ignore combien de temps on doit porter ce genre de coiffure pour arriver au blond roux désiré.

A peine débarqués, nous sommes de nouveau entourés d'une foule de diables noirs qui veulent nous vendre toute leur pacotille, nous voiturer, nous servir de guides, etc. Plusieurs d'entre eux parlent l'anglais, le français et surtout l'italien.

Nous rencontrons de nombreux chars attelés de chameaux ; nous passons devant les deux hôtels de l'endroit ; nous visitons la halle aux viandes et aux légumes, le marché des chameaux et passons dans ces rues bordées de maisons blanches, basses,

sans fenêtres, recouvertes de toits faits de bois, de nattes et de terre glaise. On voit que les habitants cherchent à se préserver le plus possible du soleil brûlant. Pendant le jour, ils se cachent dans leurs pauvres masures, et la nuit ils dorment dans la rue ; car, si à Aden le soleil est cuisant pendant la journée, les nuits y sont fraîches. En somme, le climat n'y est pas malsain, quoique très chaud ; l'air y est sec, et non pas saturé de l'épouvantable humidité de Singapore et de Sumatra. Mais quel désert, quelle tristesse, quelle misère !

Il ne pleut jamais ; ou presque jamais à Aden, qui, parfois, reste jusqu'à cinq ans sans recevoir une goutte de pluie ; notre guide nous dit qu'il y a maintenant près de trois ans qu'aucune ondée bienfaisante n'est venue rafraîchir la terre de ce four surchauffé.

C'est ce qui a engagé les Anglais à construire de grands réservoirs dans la montagne, à une heure du port, près de la vraie ville d'Aden, l'agglomération de maisons au bord de l'eau n'étant qu'une bourgade. Aden est un terrain brûlé par un soleil ardent et éternel ; c'est un coin misérable de la terre et les quelques agents européens qui y vivent ne sont point à envier.

Rien ne pousse à Aden, et chaque matin une caravane de chameaux venant de l'intérieur y apporte de l'eau potable, de l'herbe pour nourrir les bêtes, et les quelques piteux légumes, oignons et fruits dont se nourrissent les indigènes.

Lorsque, tous les quatre ou cinq ans, il pleut, les réservoirs recueillent toute l'eau tombée dans la montagne ; la provision de vra durer plusieurs années.

Enfin, il est temps de rentrer à bord et le retour en canot, qui prend une demi-heure, n'est pas banal non plus. Six grands diables noirs rament dans l'obscurité ; nous sommes fortement ballottés ; là-bas, dans

le noir, on aperçoit les feux de la *Princesse-Alice*. L'arrivée à bord se passe de nouveau, comme le départ, dans un entrechoquement violent des embarcations, au milieu d'un grand bruit et de cris sauvages.

Mardi, 3 avril.

Nous avons jeté l'ancre à 5 heures dans la rade de Suez et avons assisté à un coucher de soleil vraiment féerique, derrière les montagnes du côté de l'Egypte, tout le ciel était embrasé des couleurs les plus fantastiques ; et dans la mer bleu foncé, aux reflets rouges, cuivre, or et violets, de nombreuses embarcations s'approchaient de nous, avec de grandes voiles latines chatoyantes et gonflées par la brise, leurs conducteurs vêtus des costumes les plus bariolés. La note rouge du « fez », le bonnet turc, chante partout dans l'eau bleue aux reflets multicolores.

À 11 heures du soir, nous levons l'ancre et entrons dans le canal par un splendide clair de lune.

Une nuit dans le canal de Suez a un charme et une poésie indescritibles ; surtout au clair de lune. Tout y est silence, paix et repos ; le navire marche lentement, sans bruit ; seule la sonnerie électrique du télégraphe, transmettant les commandements de la passerelle dans les machines, retentit de temps à autre.

Tout autour le désert éclairé par la lune ; devant vous la lumière du puissant réflecteur de vingt-cinq mille bougies éclairant le canal jusqu'à un ou deux kilomètres, fouillant les rives.

A part le télégraphe, on n'entend pas un bruit, même aux croisements de navires ; c'est le silence de la mort qui pèse sur le désert magnifiquement éclairé par l'astre de la nuit, et où, de temps à autre, on aperçoit une hutte misérable, un chameau sur la berge ; mais pas un bruit, pas un

son ; un silence majestueux, solennel, imposant et grandiose. Peu à peu on est soi-même tellement pénétré de ce calme, de cette beauté, de ce silence de mort qu'il semble qu'on n'ose plus parler à haute voix ; et l'on voit les passagers, admirateurs de la nature, ceux que les toilettes ou les cartes sont impuissantes à retenir dans les salons ou les fumoirs, marcher à pas étouffés et se chuchoter leurs impressions réciproquement, à voix très basse, comme dans une chapelle mortuaire.

Dimanche, 8 avril.

Encore vingt-quatre heures de mer, puis ce voyage sera terminé ; il me paraîtra bientôt comme un rêve splendide, illuminé d'impressions inoubliables, rêve trop vite envolé, mais dont le plus heureux moment sera celui du réveil qui me rendra ceux que j'ai quittés.

Et maintenant, adieu, *Princesse-Alice*, superbe et magnifique navire. Que la destinée te soit propice dans ta vie tourmentée et ta course sans repos à travers les océans ! Tu es vraiment bien nommée, une vraie princesse parmi les bateaux qui sillonnent les mers.

Malgré les froids intenses et les chaleurs torrides, malgré les mauvais jours ; malgré les tremblements de terre, les ouragans et les révers inévitables d'un voyage aussi lointain ; malgré les péripéties mouvementées du retour, les tempêtes jusqu'à Shanghai, la petite vérole à Hong-Kong, la chaleur suffocante de Singapore à la mer Rouge ; malgré la peste à Port-Saïd, le gros temps dans la Méditerranée, l'éruption du Vésuve et l'aveuglement des cendres de Naples, ce voyage de cinquante-cinq mille kilomètres en mer reste et restera une des plus belles pages du livre de ma vie.

FIN